

Bernadette Desorbay

L'excédent de la formation romanesque

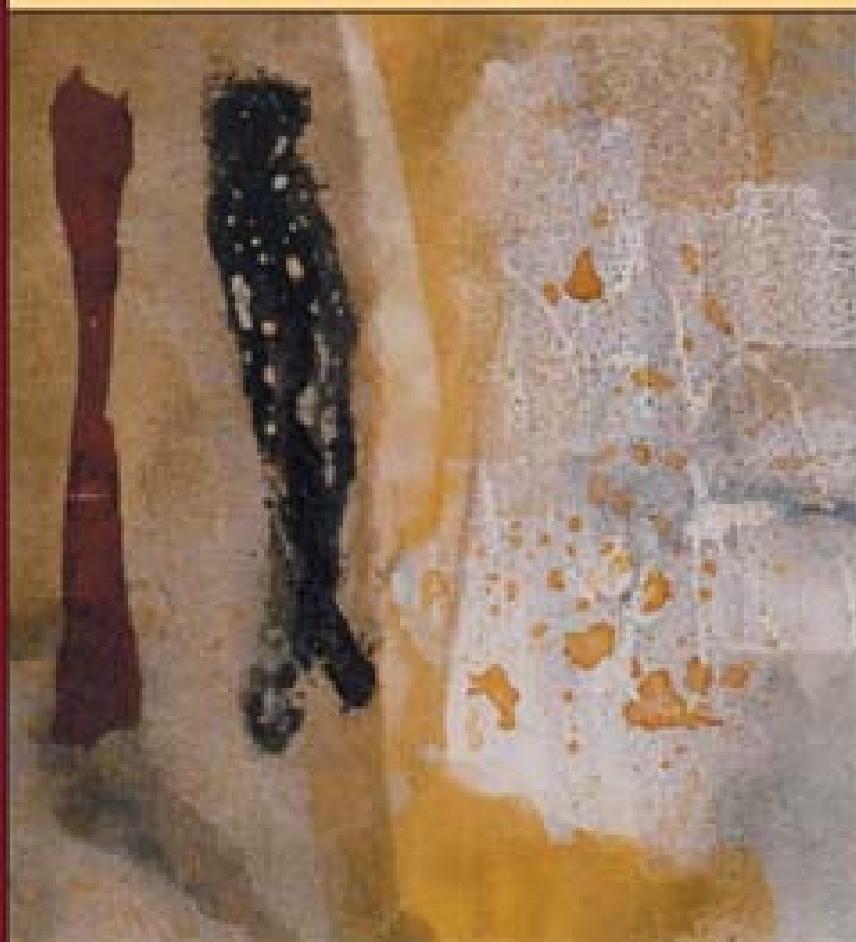
*L'emprise du Mot sur le Moi
à l'exemple de Pierre Mertens*



Bernadette Desorbay

L'excédent de la formation romanesque

***L'emprise du Mot sur le Moi
à l'exemple de Pierre Mertens***



Introduction générale

Une adéquation à un réel de l'écrit, où le réel est décidément compris comme un registre ne s'opposant pas en termes duels à la production imaginaire mais passant par celle-ci, est ce qui permet au sujet mertensien de s'insérer magnifiquement dans la parole de l'Autre et d'y faire surgir, pour le dire schématiquement, un tableau fait de méprise & vérité + un reste de questionnement de tous ordres¹, historique, psychanalytique ou philosophique, auquel nous avons jugé utile de rapporter notre analyse. Au niveau du texte étudié, ce reste est à comprendre comme part excédentaire de la formation romanesque ou comme une part résiduelle, *hétérologique* au sens bataillien du terme², donnant lieu à des débordements textuels qui sont le fruit d'une effusion esthétique en même temps que du besoin de donner libre cours, au-delà de l'immédiate préoccupation théâtrale, à une force signifiante ressentie comme un excès d'énergie verbale.

Cet excès se traduit notamment par le recours à la métaphore comme symptôme d'une humeur non résolue, qui peut être comprise, ici et là, comme celle d'un *excédé*³ aux prises avec la formation inconsciente agissant dans la figuration de l'objet et de ses nombreux substituts, formation dont le sujet œdipien a, à son insu, fait sa chose. En attendant, le déversement salutaire du verbe trop puissant favorise le champ de la relation imaginaire, problématisant l'ex-centricité du même dans son rapport à l'autre.

L'espièglerie à l'œuvre

Pierre Mertens donne libre cours, à travers ses romans et ses nouvelles, à un être *espiègle*, riche en facéties, qui n'est pas sans rappeler l'*Uylenspiegel* dont s'est inspiré en 1868 un autre écrivain belge Charles

¹ Le signe & auquel nous recourrons très souvent dans la présente étude est là pour signaler l'éventualité d'un rapport compossible, au sens deleuzien du terme. Nous reviendrons en temps voulu sur ce qu'il faut entendre plus précisément par là.

² Bataille entend par *hétérologie* la science de l'irrécupérable (ordures, excréments), de l'hors-normes (folie). S'en inspirant, Lacan parlera, pour sa part, de *reste*, à savoir de réalité délirante inaccessible à toute pensée subjective. Cf. Elisabeth Roudinesco et Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997, p. 881.

³ C'est une constante de plusieurs nouvelles réunies dans P. Mertens, *Les Chutes centrales*, Paris, Verdier, 1990, où l'on retrouve le même type de personnage principal emporté par l'exaspération.

De Coster, auteur des *Aventures d'Uylenspiegel et de Lamme Goedzack au pays de Flandres et ailleurs*. C'est en tout cas l'esprit qui règne à l'intérieur du premier grand roman de Pierre Mertens, *Les Bons Offices* de 1974, en deçà de la connotation don quichottesque à laquelle renvoie, au premier coup d'œil, le nom de Sanchotte donné au personnage principal. C'est aussi celui de *Moi, le Roi et la petite reine* de 1989 ou d'*Une paix royale* de 1995. La part turbulente qui est à l'œuvre entre autres dans ces trois textes, produit un débordement non seulement de la parole, mais aussi du savoir, de la jouissance, une jubilation du corps et de l'esprit qui fait du temps de l'écrit celui d'une fête dyonisiaque, désacralisante, libératrice de forces contenues et d'identités potentielles.

La fébrilité du sujet, qui se sent en effet hors-jeu à ce niveau, s'accompagne toutefois d'une menace de violence et de destruction, de sorte que le mot 'fête' doit être saisi également comme litote, celle que véhicule, par exemple, l'expression familière 'ce sera ta fête', porteuse d'une menace en dépit du mot qui renvoie aux réjouissances. Pour situer brièvement dès cette introduction générale les tenants et les aboutissants de l'écriture mertensienne, nous dirons que, hormis le texte de 1987 qui fait expressément figure d'exception, les romans et nouvelles sortis entre 1969 et 1995 tendent à nourrir l'effervescence d'un sujet masculin commun en le faisant accéder à cet état permanent de jouissance révoltée du *garçon turbulent* dont parle Georges Dumézil, et que Julia Kristeva a mis en évidence dans *Sens et non-sens de la révolte*⁴.

Psychologie de la turbulence

Mais avant d'aborder la fébrilité du corps et d'examiner les modalités de l'élan verbal que l'écriture excédée s'emploie à rendre, il sera intéressant de tenir compte des empêchements d'ordre psychologique que le sujet transtextuel a tenté, dans un premier temps, d'approcher par le biais d'une exploration raisonnée des données historico-familiales et d'un contexte initial où, de fait, il fut interdit de parole à un âge où les enfants apprennent normalement à parler.

Si le souvenir de ce bâillonnement initial reste dans l'ombre jusqu'à *Une paix royale*, il ne cesse, en revanche, de se traduire par une formu-

⁴ Julia Kristeva, « Le sacré et la révolte : quelques logiques », in *Sens et non-sens de la révolte*, chap. II, Paris, Fayard, 1996, p. 60 : « Dumézil le démontre avec force, les "garçons turbulents" sont destructeurs, mais ils sont aussi ceux qui impulsent leur fécondité et la joie dans les fêtes. C'est dans les fêtes que se déchaîne la possibilité sacrée : je dis bien possibilité et non pas pureté, c'est-à-dire ce qui la précède et l'excède, jouissance de la contestation, voire de la destruction ; puisque la fête est l'occasion de casser l'existant pour reconstituer ensuite de nouveaux équilibres, ou, plus banalement, retourner aux anciennes habitudes. »

lation privative de la venue au monde du sujet, soit une équation négative fondamentale par où celui-ci circonscrit, dans les figurations de Soi⁵, le manque que son discours ne supporte pas et qui ne parvient pas à s'écrire. S'il croit savoir qu'il suffirait d'inverser l'équation pour recouvrer la langue qu'il n'a conquise autrefois que de façon privative, il retient tout au plus, de cette reconstitution du passé, l'idée qu'il serait essentiel de commettre une inversion.

C'est un peu ce qui situe le plaisir paradoxal que le sujet conçoit dans les plus graves retournements de situations et dans les revers sentimentaux ou professionnels, mais c'est aussi ce qui permet de comprendre pourquoi il est dominé par une tendance à revenir sur ses pas, à rebrousser chemin ou encore à relever l'incidence que le verso de toute page (journal, courrier, lettres ou cartes-vues), peut avoir sur l'image ou le message qui participent pour lui de ce qui se produit au recto. À ce stade de l'écriture mertensienne, la part consciente se donnant à lire ou à voir dans le discours ambiant n'est pas dissociable du non-dit qui se terre *de l'autre côté*, à savoir dans l'inconscient du sujet narratif où se reflète celui du destinataire du texte écrit.

Beauté du geste, le sursis

Néanmoins, l'intérêt de cette première approche narrative, de type binaire, que l'on rencontre surtout dans *Les Bons Offices*, n'est jamais expressément, il convient d'insister sur ce point, de faire affleurer à des fins explicatives ou (auto)analytiques l'inconscient du ou des sujets. L'auteur se soucie beaucoup moins de puiser dans l'acte d'écriture tel ou tel effet d'interprétation, que de soigner le geste, d'entretenir un mouvement de l'âme en soulignant la totale liberté de l'esprit. L'amour du geste va même jusqu'à lui faire préférer la beauté à la fonction de celui-ci.

Raison pour laquelle la première partie de cette étude, attentive au jeu et au gain de vitalité que le sujet espère tirer du maniement continu de la trace écrite, fait amplement intervenir des notions-clefs de Jacques Derrida, comme la *différance*, le *frayage*, la *trace*, etc. Ce qui n'ira pas sans soulever la question, qui demandera un examen plus approfondi, de « l'implication psychanalytique inconsciente, la violence du rejet sous-jacente à la *différance* »⁶, que Julia Kristeva entrevoit dans ce type de

⁵ Le *Soi*, propre au vocabulaire nietzschéen, correspond au *Moi* freudien auquel nous nous référerons.

⁶ J.K., S.e.n.s.d.l.r., chap. IV, « Encore l'Œdipe, ou le monisme phallique », p. 179 : « <Le> processus d'intégration de la coprésence sexualité/pensée/langage conduit l'enfant dans la triangulation œdipienne à repérer, si j'ose dire, la "séparabilité" du père, "séparabilité" au sens où le père est différent, au sens où il se sépare de la mère

notion et que les textes de Pierre Mertens, en particulier *Les Bons Offices*, permettent en l'occurrence de relever très directement. Ce point sera largement traité dans la troisième partie de cette étude.

En attendant, il sera également fait allusion à ce que l'auteur partage avec un penseur comme Georges Bataille, notamment dans l'approche du corps mort. Celle-ci trouvera une mise en relief adéquate à partir du point de vue que Kristeva développe de façon générale dans *Pouvoirs de l'horreur*.

Topique nationale (socialiste) et déportation du sujet

Enfin, puisque la première partie porte sur la nation belge, lieu commun de l'auteur et du sujet transtextuel, un aspect ne manquera pas d'être abordé : celui du territoire (national et familial) et de l'emprise que le sujet cherche à avoir sur celui-ci, au regard d'un épisode-clef lié à la présence d'un réfugié juif sous le toit familial à l'époque où la patrie du sujet transtextuel était occupée par les forces de la Wehrmacht et par la milice nazie. Après la guerre et le divorce des parents, l'ancien réfugié, que la mère du sujet transtextuel avait adopté comme un fils, prend l'ancienne place du père dans le lit maternel déserté. Or, après les atrocités du génocide et dans le milieu antinazi où il grandit, l'amant juif, qui pouvait être vécu comme un rival, représente pour le sujet œdipien l'autre dont il est fatalement interdit de fantasmer la disparition.

Il en ressort dans l'ensemble que ce qui ne peut se configurer au niveau de la triangulation œdipienne s'imposera sous la forme d'une *ligne de déportation* du sujet lui-même, qui projettera, dans ses déplacements de par le monde, la représentation d'une place propre compromise, éclatée ou censurée selon les temps de l'expérience privée et publique. Où il était intéressant d'examiner également le grand Autre qu'est le Roi des Belges, dont parle surtout, au souvenir d'une rencontre accidentelle, le sujet en quête de transfert qui est mis à la une de *Moi, le Roi et la petite reine* et d'*Une paix royale*. Le Roi, que l'étiquette recommande – suprême censure – de n'apostropher qu'à la troisième personne en recourant aux majuscules de Sa majesté royale, est en effet non seulement porteur et détenteur en titre des termes premiers de la loi en dehors de ses mérites personnels ou de ses échecs dans la gestion du royaume,

et de l'enfant. C'est un tiers, il est séparé, et en même temps il est séparable ; il n'est pas seulement un appui, un support, comme l'était le père de la préhistoire individuelle, celui de l'identification primaire, le père-amour ; il est aussi susceptible d'être menacé, "je" peut lui prendre sa place, "je" peut le déloger de là, "je" peut le déplacer pour lui prendre sa place, "je" peut le "différer", comme dit Derrida – je pointe sous ce terme une implication psychanalytique inconsciente, la violence du rejet sous-jacente à la "différance". »

mais c'est aussi l'instance suprême où *Ça*⁷ coïncide avec la beauté du geste.

Volonté de savoir et co-naissance manquée

La deuxième partie, qui porte sur la dimension internationale des textes de Pierre Mertens, reprend plus amplement les conclusions relatives au repérage manqué du sujet transtextuel œdipien, pour souligner en quoi celui-ci, à qui l'on n'a pas cessé de chercher à *couper* la parole là où il s'essayait à la troisième personne (du juif puis du Roi), se voit coupé du monde alors même qu'il tend à se confondre avec tout ce qui (n')est autre que lui-même. Dans ce cadre, il sera utile de préciser ce qu'il convient d'entendre par relation d'objet ou par dimension objectale du récit. Un résumé de la *Objektfindung* de Sigmund Freud sera suivi d'un commentaire sur la distinction que Lacan opère, dans le *Séminaire sur la relation d'objet*, entre objet de la relation imaginaire et objet de la relation inconsciente.

Une réflexion sur les limites de toute interprétation freudo-lacanienne du texte littéraire, permettra également de sonder l'utilité ainsi que les impasses éventuelles de notre projet, ce seront là des réflexions rejoignant dans une large mesure ce que Kristeva pointe du doigt dans *Pouvoirs et limites de la psychanalyse*.

Enfin, il sera intéressant de se poser la question de savoir en quels termes l'auteur se trouve non seulement avec la méthode freudienne à laquelle il fait allusion, mais aussi avec la psychanalyse existentielle sartrienne qui a marqué son époque, ou bien encore avec les philosophes dont il fait très fréquemment mention en avançant les références d'un savoir dont il montre qu'il a les mots-clés, les noms, les titres, les dates, la superficie, mais qu'il présente comme quelque chose qu'il ne saurait avoir à titre de pensée vécue. Le savoir, en effet, met le plus souvent en évidence un re-père manqué, c'est-à-dire dans les textes de Pierre Mertens, répétition d'un acte paternel manqué et problématisation de l'orientation du sujet dans l'ordre symbolique lorsque, selon une formule de Kristeva, la pensée et le discours s'en présentent comme le reflet et l'épreuve.

Jouissance et savoir-vivre

La troisième et dernière partie, qui est consacrée à la dimension universelle, examine, à partir des conclusions auxquelles Kristeva arrive dans *La révolution du langage poétique* à propos des textes en général, ce qu'il en est, en l'occurrence, de la fébrilité du corps du sujet parlant

⁷ Soit aussi : le principe de plaisir au sens freudien. On y reviendra.

que Pierre Mertens met en œuvre dans ses romans et ses nouvelles, et dont on constate la double tentative de formation et de déformation dans tous les textes.

Celui qui oscille ainsi entre être et désêtre, est un sujet œdipien empêché sur lequel il y aura beaucoup de choses à dire, et notamment qu'il tend à assumer les traits d'un sujet errant, explorant dans sa dimension universelle la nature de l'étant et du langage (du parler amoureux ou de l'écriture comme geste) afin de trouver la voie d'un 'savoir-vivre' qui lui manque. Disons tout de suite que, s'agissant des romans et des nouvelles de Pierre Mertens, il convient d'entendre le mot 'savoir-vivre' comme une faculté de rester en vie *pour le meilleur et pour le pire*⁸, au regard de la destruction qui ne cesse d'agir au beau milieu de l'élan amoureux comme dans les moments les plus réussis de la pensée ou de l'œuvre esthétique.

Cette destruction, qui excède la formation romanesque, prend, chez cet auteur, la tournure d'un revirement perpétuel de situations et d'identités, à la source d'un élan à comprendre comme mouvement d'identification d'un sujet qui ne trouve pas forcément, en l'objet du désir que la ou les femmes pourraient, par exemple, représenter, le repère de jouissance attendu. Il tend en revanche à être ce qu'il n'a pas, dont la jouissance précisément, qu'il convient de lire comme 'pouvoir', au sens phallique que l'expression renvoyant au droit donne d'une certaine manière à ce mot.

Tel est le sens, en tout cas, d'une phrase clef que le sujet prononce dès *Les Bons Offices* et qu'il répétera notamment dans *Moi, le Roi et la petite Reine* et *Une paix royale*. Cette phrase tient au départ en quelques mots : « C'est moi le roi », puis s'amplifie en passant par des variantes qui ne font jamais que renforcer le sujet commun (plébéien) dans une identité acquise par l'écriture où il *est* en puissance la jouissance (royale, suprême, phallique, pure...) qu'il n'a pas.

Il est vrai aussi qu'il trouve occasionnellement dans le plaisir rectal, où il fait figure d'inverti au sens freudien du terme, une jouissance qui l'aide à faire son deuil d'une satisfaction génitale dont il se croit personnellement privé en raison d'un mauvais signe constitutif. Handicap qu'il fait remonter à une coïncidence entre sa date de naissance et celle de la déclaration de guerre prononcée par Hitler contre son pays, la Belgique. La mention hitlérienne ou national-socialiste, qui trouve son fondement

⁸ Selon une expression chère à l'auteur.

dans la biographie du sujet et surtout dans son rapport au père, couvre sans doute une vérité inconsciente du Moi œdipien⁹.

Un désir inconscient a pu, effectivement, habiter le sujet enfant, l'amenant à souhaiter l'*élimination du juif* – qui, occupant la place vide laissée par le père après le divorce, aurait pris *sa* place à lui auprès de la mère. Cet élan, dont il ne serait pas exclu que le sujet adulte ait à gérer les restes, ne donne cependant lieu à aucune forme de thèse antisémite ou de haine raciste substitutive. Cela vaut la peine d'être souligné : les écrits de Pierre Mertens en sont non seulement notablement exempts, mais ils rassemblent aussi, en une œuvre littéraire de portée plus générale, toutes les interrogations qui permettent au Moi porteur de l'hypothèse œdipienne de conjuguer de façon créative sa force désirante et sa part naturelle de destruction.

Gai savoir du sujet œdipien empêché

Disons dès à présent que la destruction à laquelle se voue le sujet transtextuel mertensien, le personnage de Benn y compris, se traduit par un dérangement salutaire des catégories du cœur, de l'esprit et d'un certain ordre social où la figure d'Œdipe, de l'hétérosexuel monogame aveugle, régnerait en maître. Exécré mais tout inévitable qu'il soit¹⁰, l'affect œdipien touchant de plus près le sujet transtextuel a donné lieu à ce que le Moi de 1995 nomme de longs détours excentriques, soit à un réseau éclaté de bifurcations historiques et géographiques manquées qui, en attendant *Une paix royale*, lui ont bel et bien offert la possibilité d'*en sortir*.

Il nous a paru intéressant, avant de parler du *royal apaisement* que la reconnaissance œdipienne apporte en 1995 au sujet mertensien, de cartographier, dans la troisième partie de notre étude, les parcours habituels du Moi à la lumière de l'analyse que Gilles Deleuze proposait en 1993, dans *Critique et clinique*, de « Ce que les enfants disent ». Cette analyse permet de préciser à nouveau combien le parcours barré du combattant, mis en évidence surtout par le Moi de 1974, tient à la tentative de se maintenir coûte que coûte et le plus longtemps possible en deçà du constat d'un échec d'Œdipe, différance qui, si elle retarde

⁹ Cette vérité, qui serait bien plus inadmissible et plus inavouable que le seul mauvais signe constitutif hitlérien/nazi, pourrait faire croire que ce dernier est un objet de couverture ou qu'il fait, pour le moins, office de *soupape de sécurité* au sens freudien. La présente étude mettra en relief la présence, dans le triangle œdipien virtuel que l'œuvre projette comme étape de la formation du sujet, du signe nazi qui a incidemment marqué le désir du sujet des *Bons Offices* par le versant paternel.

¹⁰ Kristeva en réaffirme l'intérêt pour Freud, *op. cit.*, p. 30, v. surtout chap. IV intitulé « Encore l'Œdipe, ou le monisme phallique ».

l'accès à la fonction symbolique, prolonge le séjour du Moi sur un territoire imaginaire excédant, où il lui est donné non seulement de garder l'équilibre, mais aussi de porter à sa nième puissance la jouissance nietzschéenne d'un *gai savoir* débordant.